

**L'ENTRETIEN DU DIMANCHE**

Les identités introuvables

Le sociologue Jean-Claude Kaufmann s'inquiète de la montée des crispations catégorielles ou communautaires. Elle annonce, dit-il, une situation explosive

PROPOS RECUEILLIS PAR
PIERRE TILLINAC

p.tillinac@sudouest.fr

« **Sud Ouest Dimanche** ». Ceux qui parlent d'identité ont souvent la certitude de faire référence à quelque chose d'évident. Ont-ils tort ou raison ?

Jean-Claude Kaufmann. À l'origine de mes précédents livres sur l'identité, il y avait cet agacement de voir le mot « identité » employé partout à tort et à travers : crise d'identité de l'adolescent, identité de l'entreprise, identité nationale, etc. Tout le monde a l'impression que cela renvoie à quelque chose d'évident. C'est exactement le contraire.

Cette notion est très floue. Elle fait l'objet de définitions implicites très différentes, voire totalement contradictoires.

Pourquoi ne pas utiliser un autre mot ?

Le sociologue américain Erving Goffman affirme que c'est une notion « barbe à papa ». On la touche, elle colle, elle emmêle tout. Tout devient identité, et donc plus rien ne l'est. Un certain nombre de sociologues préféreraient éviter cette notion trop molle et parler de concepts que l'on maîtrise mieux. Moi, je dis le contraire. Il faut essayer de

penser l'identité parce qu'il y a un enjeu de connaissance et des enjeux politiques considérables.

Vous dites que l'une des erreurs les plus répandues au sujet de l'identité est de croire qu'elle renvoie à l'histoire. Pourquoi ?

Certes, pour construire son identité, on reprend l'histoire. Mais l'identité se construit dans le présent. Même mieux : elle se construit dans le présent avec des projections sur l'avenir. Tous les choix de vie que l'on fait, c'est avec des scénarios pour plus tard. Derrière tous ces choix, il y a des alternatives éthiques, et c'est à travers ces choix que l'on construit petit à petit son identité. L'identité, c'est un travail.

Mais c'est un travail relativement récent...

Autrefois, l'identité était enracinée dans les territoires et dans l'histoire. Elle ne représentait pas un problème. Les individus étaient définis par les collectifs dans lesquels ils se trouvaient. Chacun savait qui était chacun. Aujourd'hui, de plus en plus, l'identité passe par un certain nombre de filtres subjectifs : chacun a une vision de lui-même et se raconte une histoire de lui-même. On n'arrête pas de construire une totalité et de la fixer. D'unifier tous

ces morceaux dans une seule histoire. C'est ce qui permet de penser et d'agir. Mais, en réalité, d'une minute à l'autre, on n'arrête pas de changer.

Quand cette bascule a-t-elle eu lieu ?

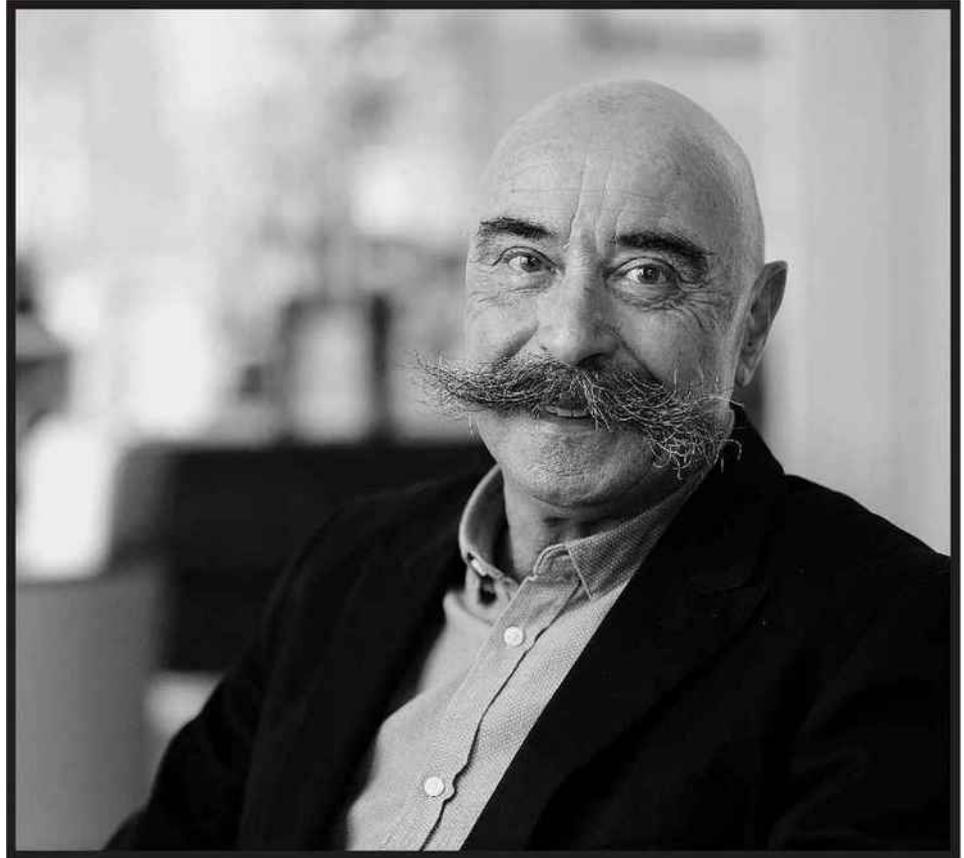
La première modernité s'est installée par le haut de la société à travers les grands programmes républicains. Du point de vue de l'individu, elle ne changeait pas grand-chose par rapport à la société de l'Ancien Régime. Il continuait à être entouré, cadré par un système collectif qui traçait le sens de sa route. Le grand bouleversement de ce que l'on appelle parfois la seconde modernité s'est produit autour des années 1960.

Que se passe-t-il ?

Les années 1960, ce n'est pas Mai 1968. C'est l'après-guerre et surtout le début de la décennie. C'est à ce moment que la société bouge énormément : apparition de la jeunesse comme groupe d'âge particulier, musique, émancipation des femmes, etc. C'est l'émergence de l'individu sujet. C'est comme un approfondissement de la démocratie. Au début, tout cela a été très jouissif, libérateur. On brisait les anciennes contraintes et on découvrait des espaces de liberté. Après, on a commencé à découvrir le prix à payer : la fatigue d'être soi, comme dit Alain Ehrenberg, le fait qu'il faille recoller les morceaux. C'est ce qui entraîne cette angoisse identitaire que l'on voit monter en ce moment.

« L'identité est une notion "barbe à papa". On la touche, elle colle, elle emmêle tout »

Comment définir ce processus identitaire qui gagne du terrain ? Il est subjectif, très volatil et donc très insaisissable. Il fonctionne aux émotions. On avait cru au programme des Lumières. C'était merveilleux. Mais la raison, la pensée de type scientifique, ne fonctionne pas comme ils l'avaient imaginé. C'est une pensée déconstructionniste. Tout savoir est provisoire et relatif, en attente de déconstruction. On ne peut pas établir une société sur ce savoir insaisissable. Du coup, c'est une déclinaison réduite du savoir



Jean-Claude Kaufmann : « L'identité se construit dans le présent. Même mieux : elle se construit dans le présent avec des projections sur l'avenir ». PHOTO QUENTIN SALINIER/« SUD OUEST »

JEAN-CLAUDE KAUFMANN

Un sociologue du quotidien

Jean-Claude Kaufmann s'est fait connaître du grand public avec des travaux sur la vie quotidienne. Notamment une « Analyse du couple par son linge », une « Sociologie des seins nus » ou encore une « Guerre des fesses ».

Ces travaux apparemment frivoles s'inscrivent dans une analyse plus globale sur les normes, l'évolution de la société et l'identité. Il a

d'ailleurs déjà consacré plusieurs ouvrages à cette notion : « L'invention de soi » et « Quand je est un autre ».

« Identités : la bombe à retardement » (éd. Textuel), son dernier livre qui vient de paraître, porte un regard plutôt pessimiste sur l'avenir de notre société, alors que l'auteur se veut plutôt d'une nature optimiste.

C'est ce cumul qui vous fait redouter une explosion ?

Quand la société ne fonctionne pas trop mal, comme pendant les Trente Glorieuses, les citoyens peuvent avoir l'impression de connaître une période de progrès. Chacun remplit la vie avec ce que j'appelle les petites passions. Au contraire, quand la crise se développe, sans parler du grand clash que je crois proche, la souffrance gagne du terrain. Il existe un profond désarroi. Les gens ont du mal à se construire une identité. Les plus désemparés, les plus fragiles

socialement et culturellement, sont les plus touchés.

Comment retrouver le chemin de l'estime de soi ?

Il n'y a pas plus de valeurs collectives, parce que chacun définit ses propres valeurs morales. Or, nous avons besoin de discuter de ces questions morales, de savoir ce qui fait l'être ensemble. Le débat public est abominablement pauvre. Il se résume à de la technique économique, et si l'on n'y trouve pas sa place, on est dans l'ironie, la dérision, le cynisme. Il existe aujourd'hui une demande gigantesque de reconnaissance et de respect. Le déficit d'estime de soi est généralisé. Il y a un besoin de se reconstituer une fierté. C'est ce qui explique en partie le développement du vote Front national. Faute de socle, cela se fait par l'opposition à d'autres groupes. L'intolérance se développe. Actuellement, il n'y a pas vraiment d'actes de violence délibérés, mais des discours d'intolérance s'installent comme légitimes. Nous sommes en train de construire les catastrophes à venir, alors qu'il y a un fort désir d'humanité chez les gens. Mais j'ai très peur que ce désir soit submergé par les crispations identitaires.